

**D'UNE RÉALITÉ TOPIQUE À
L'ESSENCE DU SACRÉ :**
**le sens du renoncement dans les textes liés à la
Contre-Réforme catholique**

par Didier COURSE (Pittsburgh)

Ce travail sera centré sur un choix de citations – avec, bien sûr, ce que le mot impose de subjectif et de restreint – tirées de deux sources : d'une part de l'œuvre de Marguerite Yourcenar, essentiellement *Anna, soror...* et *Un homme obscur* et de l'autre de textes écrits au XVII^e siècle et qui rendent compte de la réalité spirituelle de ce siècle.

Ce rapprochement viserait à montrer comment, à partir de l'esprit d'un siècle, d'une sorte d'intériorité religieuse d'une époque, l'auteur a su présenter ce qu'il y avait d'universel dans l'idée d'un sentiment du sacré. Faute de temps, il me faudra être elliptique et vous laisser seul maître de certains rapprochements littéraires et spirituels proposés.

C'est dans cet esprit, et à la lueur d'une réalité psychologique et mystique d'une époque, que nous étudierons l'itinéraire de Dona Anna et de son frère, de Valentine de la Cerna mais aussi, comme en contrepoids, certaines aspirations de Nathanaël et de Madame d'Ailly. À la lumière du premier théoricien des purifications passives, saint Jean de la Croix, mais aussi d'une forme de christianisme "à la française" avec Saint-Cyran – et donc d'une vision du christianisme héritée de ce que l'on a appelé, peut-être à tort, un pessimisme augustinien – nous nous proposons d'étudier la vie religieuse d'un siècle marqué par la Contre-Réforme. Il serait peut-être utile, ici, de faire un rapide rappel du contexte historique : de 1545 à 1565 se tient le concile de Trente qui essaie de garder dans le giron de l'Église catholique les âmes de plus en plus tentées par le protestantisme. Son œuvre constitue le fondement de la réforme catholique en instaurant une réforme disciplinaire parmi le clergé et en fixant la définition du dogme (avec, entre autres, le culte de la Vierge et des Saints et le principe de la Transsubstantiation : changement de substance du pain et du vin consacrés devenant corps et sang du Christ – rappelons-nous

ici l'attitude de Don Miguel face à l'élévation de l'hostie lors de sa dernière messe à Naples). Par ailleurs, la Contre-Réforme définit indirectement une esthétique ; l'art devient un moyen de propagande théologico-politique. L'église est ordonnée de façon à mettre en évidence l'autel où repose le Saint-Sacrement ; le luxe de la décoration doit proclamer la grandeur divine face à la nudité du temple protestant. La peinture et le retable commencent l'endoctrinement religieux avant même que le prêtre ne parle. Gestes d'extase et saintes pâmées sont aux origines de l'art dit "baroque".

Gardons en mémoire les mots de Marguerite Yourcenar, si remplis d'un "expressionnisme baroque" : l'auteur parlait dans la postface de l'édition de la Pléiade de la "religion pâmée" de la Contre-Réforme, vénérant des Mater Dolorosa et autres Vierges aux sept épées.

Nous reprendrons donc cette réalité religieuse historique, proposée dans un premier temps, pour la transposer à un niveau plus universel, moins limitée culturellement et sociologiquement en tout cas, de l'idée de Dieu selon Marguerite Yourcenar.

Comment l'auteur de "la religion pâmée de la Contre-Réforme" a repensé cet idéal d'une vie dans la solitude qui permet à l'âme de se purifier, de recevoir la révélation de l'Esprit au sens large.

La plupart des Chrétiens du Grand-Siècle voient dans la solitude une situation privilégiée pour leur foi ; plus que de renoncer aux vanités de ce monde, il s'agit en fait, d'aller à la rencontre de Dieu et de préparer ce dernier jour dont La Fontaine exprimait toute la gravité dans une pensée adressée au chanoine de Reims : "Ô mon cher, mourir n'est rien ; mais songes-tu que je vais comparaître devant Dieu ?"^[1]

Lorsque Alceste dans *Le Misanthrope* parle de "fuir dans un désert l'approche des humains", il propose à Célimène de travailler au salut de son âme au moins tout autant qu'à se retirer du monde. Le désert est un mot clé de la pensée du siècle ; désert dont Furetière dans son dictionnaire nous donne la définition comme d'un lieu dans lequel "un homme [...], aimant la solitude, a fait bâtir quelque jolie maison hors des grands chemins et éloignée du commerce du monde pour s'y

[1] LA FONTAINE, lettre à M. de MAUCROIX, chanoine de Reims, 10 février 1695, *Œuvres diverses*, éd. Pierre CLARAC, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1948, p. 63.

D'une réalité topique à l'essence du sacré

retirer". Le mot retrouve alors son étymologie latine, le verbe *desero* signifiant "abandonner", "délaissé". Mais c'est surtout Port-Royal et la publication de *Vies des saints Pères des déserts*, au moment où Anna vit aux côtés d'Anne d'Autriche au Louvre, traduites par Arnaud d'Andilly, qui mirent en valeur la notion de retraite spirituelle :

Celui qui demeure parmi la multitude ressemble à cette eau, car l'agitation et le trouble l'empêchent de voir ses péchés. Mais lorsqu'il se tient en repos et principalement dans la solitude, il se rend capable de les discerner et de les connaître^[2].

Intéressante métaphore issue pourtant d'un lieu commun de l'humanité qui n'est pas sans faire penser à cette phrase tirée de la postface d'*Anna, soror...*

Anna, soror ... n'est que la prépublication partielle d'un recueil qui, cette fois, s'appellera *Comme l'eau qui coule*, titre qui se rapproche un peu de *Remous* mais substituée à l'image des poussées et des ressacs de l'océan celle de la rivière, ou parfois du torrent, tantôt boueux et tantôt limpide, qu'est la vie^[3].

Saint Pacôme, saint Jérôme, saint Antoine, le premier des Anachorètes d'Égypte, ou encore saint Paul ermite fascinent le siècle d'Anna et celui de Nathanaël. Madame de Sévigné évoque Marie l'Égyptienne, l'évêque de Genève vénère saint Jean-Baptiste et d'une manière plus générale "ces bons religieux du désert qui sont parvenus à une si grande union avec Dieu"^[4]. François de Sales propose les Pères du désert comme modèles.

Cependant, l'idée même que tous les honnêtes gens dussent quitter la cour pour s'installer dans un château de province eût paru bien extravagante à ceux-là mêmes qui admiraient tant le roman de Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves* ; on admire certes celle que l'on a pris plaisir à appeler la veuve-vestale, mais il faut le reconnaître, au XVII^e siècle, le couvent reste une expérience réservée aux filles cadettes sans espoir d'un beau mariage et aux veuves lassées de maternités successives et épuisantes. C'est peut-être ainsi

[2] *Vies des saints Pères des déserts, et de quelques autres saints, écrites par les frères de l'Église et autres anciens auteurs ecclésiastes*, traduite en français par Arnault d'ANDILLY, Paris, 1647-1653, T. III.

[3] *Anna, soror ...*, Paris, Gallimard, 1981, "Postface", p. 132.

[4] Vingtième entretien : "Sur le sujet de la prétention que nous devons avoir pour entrer en la religion", *Œuvres*, T. VI, p. 375.

qu'il nous faut comprendre le paradoxe majeur de l'existence d'Anna ; elle vit selon une règle presque monastique, mais elle ne peut se résoudre à quitter le monde. Jamais l'auteur ne nous confie les motivations profondes d'une telle conduite, laissant son mystère aux choix d'Anna.

“J'ai entrepris votre père au sujet de ce mariage, dit l'Infante. Il vous laisse le choix entre cet établissement et le couvent”.

On s'attendait à ce qu'elle optât pour le cloître. Elle étonna ses compagnes en disant presque à voix basse :

“J'ai peu de goût pour le mariage, madame, mais je ne me sens pas non plus prête à me donner à Dieu.” (p. 893)^[5]

Et pourtant, dans l'esprit de la Contre-Réforme, la retraite en soi-même peut elle aussi montrer le chemin à suivre pour atteindre Dieu ; c'est un des traits originaux de la pensée de saint François de Sales ; faute de solitude réelle, il propose une solitude intérieure. Sans interrompre pour autant ses occupations profanes, le chrétien peut trouver le salut dans la prière et le recueillement. Le saint compare l'amour de Dieu et du croyant à l'amour tout humain que se portent deux amants qui ne cessent d'avoir à l'esprit l'image de l'autre sans être pour autant détournés de leurs tâches quotidiennes ; étrange définition qui semble être celle de l'itinéraire d'Anna de la Cerna. Pour les âmes religieuses élevées dans l'esprit d'un siècle comme celui de Miguel et d'Anna, se perdre en soi-même, c'est se retrouver en Dieu. La solitude de l'être est la base même d'une unité intérieure, d'une souveraine maîtrise de soi-même que le ton même du récit yourcenarien ne fait que rendre plus intenses encore.

Plus éclairé que les autres, l'esprit solitaire est aussi plus libre parce qu'il a choisi l'indifférence. La vie d'Anna, de Nathanaël, mais aussi celle de Valentine ou de Madame d'Ailly se font l'écho de cette conception à la fois datée culturellement mais aussi universelle puisqu'elle pourrait être la règle d'existence d'un moine bouddhiste ou d'un anachorète des III^e ou IV^e siècles. La solitude du “désert aride” que s'impose Anna, celle “quasi-claustrale” de sa mère, celle encore de Nathanaël dans l'île frisonne, sont toutes une forme de détachement qui mène, en tout cas pour Valentine et Nathanaël, mais certainement aussi pour Anna, à un abandon assez proche de celui que Pascal éprouvait lorsqu'il parlait d'une “renonciation totale et douce”.

[5] *Anna, soror...*, OR (les chiffres de pages entre parenthèses correspondent à ce volume).

D'une réalité topique à l'essence du sacré

Anna avait d'ailleurs eu l'exemple de cette indifférence hautaine et d'une harmonie intérieure dans l'existence de Madame de la Cerna qui "n'avait été qu'un long glissement vers le silence". Elle l'a suivi et est entrée dans cette nuit obscure préconisée par saint Jean de la Croix, le premier des théoriciens des purifications passives qui conduisent à l'union divine. Les grands contemplatifs comme Thérèse d'Avila ou Jean de la Croix occupent une place essentielle dans l'Europe catholique du XVII^e siècle. Ne nous étonnons donc pas de les voir parmi les livres préférés d'Anna ; de les voir auprès d'une Anna vieillie qui trouve toujours en eux le sens de son existence. Ces ouvrages prônent un catholicisme grave dont le dépouillement absolu est un élément fondamental. Ancrée dans son siècle, Mademoiselle de la Cerna fustige son corps et se torture pour dépasser des souffrances morales tout humaines.

On crut qu'elle entrerait en religion. Elle n'en voulut jamais rien faire. Sa vie en apparence n'avait pas changé, mais une règle presque monastique gouvernait ses journées, et elle portait un cilice pour se rappeler son péché. La nuit, elle s'étendait sur un étroit lit de planches qu'elle avait fait dresser près de l'énorme couche où elle ne voulait plus dormir. (p. 888-889)

Car, choisir le désert, c'est refuser le monde, le vain éclat des ambitions, des honneurs et des fausses valeurs ; c'est ce que Madame de Sévigné appelait, avec son remarquable sens de la formule, "posséder son âme". Les malheurs fictifs de l'héroïne de papier se transforment, sous la plume de l'auteur, en une référence apaisée à un Dieu, qui sans être très loin de celui des catholiques, s'en détache indiciblement cependant ; l'abandon d'Anna de la Cerna n'est pourtant pas si loin de celui de la vieille marquise de Sévigné écrivant : "tout est mieux entre ses mains qu'entre les nôtres"^[6]. Voilà bien, en effet une formule qui définit parfaitement l'itinéraire moral, spirituel mais aussi, et peut-être surtout, humain du héros au sens très large, voire universel que Marguerite Yourcenar donnait au mot.

Si, jusqu'à présent, je me suis avant tout arrêté sur la destinée d'Anna, c'est qu'il s'agit là, à mon avis, du meilleur exemple dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar d'un personnage central incarnant une réalité historique et spirituelle bien précise, celle de la Contre-Réforme ; la réalité, avec ce que cela engendre comme élément réducteur, d'une époque qui cherche son idée du sacré sans savoir

[6] Madame de SÉVIGNÉ, lettre du 29 avril 1696 à Monsieur et Madame de Grignan.

dégager vraiment l'idée de Dieu d'une conception limitée à un siècle et à un pays. En même temps des personnages comme Zénon, Valentine ou Nathanaël, si proches historiquement, voire physiquement d'Anna, de Miguel ou de don Alvare, représentent, eux, une quête spirituelle universelle et la certitude d'un état ou plutôt d'une évolution intérieure, plus en tout cas que ce déchirement spirituel qui est le propre de la religion mise en place par le Concile de Trente. Anna doit passer par une de ces expériences mystiques, par ces ravissements de l'âme qui entraînent les grands mystiques espagnols du temps à l'extase, après avoir connu la "nuit obscure" telle que la concevait Jean de la Croix. Marguerite Yourcenar prouve ici que sous les fastes et les apparences de la religion se cache une quête universelle, celle du sacré ; d'ailleurs, n'a-t-elle pas avoué à Matthieu Galey :

Mon éducation religieuse s'est arrêtée très tôt mais je me félicite de l'avoir eue, parce que c'est une voie d'accès vers l'invisible, ou si vous préférez "l'intérieur". [...] Les bases de ma culture sont religieuses, et mon public l'ignore complètement [...] ^[7].

Ce que l'auteur, pour reprendre son raisonnement, nomme Dieu est un esprit qui est au centre de l'âme humaine et au point le plus éloigné de ses faiblesses et de ses erreurs. Si Marguerite Yourcenar a toujours refusé de croire au Sauveur du Monde, au Christ Rédempteur et encore moins au symbole de la croix en laquelle elle ne voyait qu'un instrument de torture, elle tire cependant "une certaine douceur et quelque fierté de [s]es origines catholiques" ^[8].

À la dernière extrémité de son existence, Anna arrive au lieu où tout se rejoint ; les mots que Marguerite Yourcenar met dans la bouche de Marie-Madeleine, – autre grande sainte du désert que le XVII^e siècle chérit particulièrement, et il n'est qu'à considérer l'iconographie du temps pour s'en persuader –, pourraient être ceux de Madame de Wirquin : "Il m'a sauvé du bonheur" ^[9]. À cela, répondrait comme en écho cet aphorisme de *Feux* :

Je ne tomberai pas. J'ai atteint le centre. J'écoute le battement d'on ne sait quelle divine horloge à travers la mince cloison charnelle de la vie

[7] Marguerite YOURCENAR, *Les Yeux ouverts*, Entretiens avec Matthieu-Galey, Paris. Le Centurion ; 1980 p. 35.

[8] Marguerite YOURCENAR, citée par Jean MAMBRINO, "La beauté est quelque chose de grave", *Études*, janvier 1984, p. 55-62.

[9] Marguerite YOURCENAR, *Feux*, "Marie-Madeleine ou le salut", *OR*, p. 1103.

D'une réalité topique à l'essence du sacré

pleine de sang, de tressaillements et de souffles. Je suis près du noyau mystérieux des choses comme la nuit on est quelquefois près d'un cœur^[10].

Consumés par les passions de leurs âmes ou de leurs siècles, Anna, Miguel, don Alvare, mais aussi, dans une moindre mesure, Valentine, Nathanaël et la si discrète Madame d'Ailly entrent, chacun à sa façon dans une solitude intérieure qui laisse place à la paix car "les choses purement belles sont solitaires comme la douleur de l'homme"^[11].

Comment ne pas penser ici à un des moments les plus beaux d'*Un homme obscur* qui, par le biais d'un clavecin – un objet qui, à lui seul, évoque pourtant une réalité sociale et culturelle parfaitement définie historiquement –, embrasse une vision universelle de l'harmonie :

Madame, seule dans la salle vide, s'approchait rêveusement d'un miroir, remontait une boucle ou réarrangeait son tour de gorge ; avant de refermer le clavecin, elle posait parfois un doigt distrait sur une touche. Ce son unique tombait comme une perle ou comme un pleur. Plein, détaché, tout simple, naturel comme celui d'une goutte d'eau solitaire qui choit, il était plus beau que tous les autres sons^[12].

Ces moments de parfaite harmonie sont souvent, dans l'œuvre de l'écrivain des moments de solitude mais aussi, parfois, ils peuvent être l'effet de rencontres silencieuses, d'un effet muet de sympathie des âmes. L'homme peut, nous dit Yourcenar, faire l'expérience d'une découverte spirituelle à travers et par le regard d'un autre être humain ; gardons en mémoire la citation chère à l'auteur et qu'elle a tenu à faire figurer dans *La Voix des choses* : "Il y a des êtres à travers qui Dieu m'a aimé"^[13]. C'est certainement le cas de la silencieuse Valentine qui se sait aimée sans se sentir comprise, c'est certainement aussi le sens de la relation qui unit Nathanaël à une Madame d'Ailly pourtant à peine ébauchée

Mais le baise-main n'est pas une politesse de laquais. Pendant qu'il se le disait, elle s'approcha et l'embrassa sur les lèvres d'un baiser si

[10] Marguerite YOURCENAR, *Feux*, OR, p. 1094.

[11] Marguerite YOURCENAR, *Le Temps, ce grand sculpteur*, Paris, Gallimard, 1983, p. 224.

[12] Marguerite YOURCENAR, *Un homme obscur*, OR, p. 974.

[13] SAINT MARTIN, "le philosophe inconnu", cité par Marguerite YOURCENAR, *La Voix des choses*, Paris, Gallimard, 1987, p. 70.

léger, si rapide et cependant si ferme qu'il recula d'un pas, comme devant la visitation d'un ange^[14].

À la fin d'une étude sur le sens du renoncement en Dieu et de la philosophie du détachement dans les textes liés à la Contre-Réforme catholique, nous aurions donc tendance à dire qu'il existe deux réactions du héros yourcenarien face aux réalités topiques de la religion : d'un côté des héros comme Nathanaël ou Zénon, personnage que nous avons consciemment laissé de côté dans notre étude et ce à cause de sa complexité, des héros qui savent se libérer des exigences dogmatiques d'une religion précise pour embrasser une valeur universelle du sentiment du sacré.

L'histoire et ses réalités théologico-politiques ne semblent être, à leurs yeux, qu'une fluctuation de l'existence et, aux nôtres, qu'un fond esthétique. La réflexion ironique de Nathanaël face à une Judith dénudée, "l'histoire sainte cachait bien des choses", est d'ailleurs révélatrice du jugement que le jeune homme porte sur ce qui l'entoure. Pourtant ni Zénon, ni Nathanaël ni moins encore Valentine pour qui "tout ce qui est beau, s'éclaire de Dieu", ne se détournent d'une conception spirituelle ; nous aurions plutôt tendance à dire que, à l'instar de leur créateur, ils sont même, peut-être, chrétiens, en tout cas, chrétiens au christianisme près. Mais ils pourraient tout autant être bouddhistes s'ils vivaient en Orient. Marguerite Yourcenar a voulu les créer à son image, ou, du moins, à l'image qu'elle voulait laisser d'elle-même. Ils échappent au temps de l'Histoire ; libres penseurs, ils puisent en eux, dans l'expérience de la solitude ou dans l'amour muet de compagnons d'existence leur conception de l'amour de Dieu. Alors que pour des âmes comme Anna et Miguel, plus ancrées spirituellement dans les tourments et les menaces de leur époque, le passage du temps est plus nécessaire ; si je puis me permettre ce jeu de mots, le temps humain, petit sculpteur d'une personnalité, permet parfois d'entrevoir un sentiment plus universel à l'intérieur de l'être. Grisaille blafarde ou horizons tremblants sous des brumes de chaleur, rochers et mer, paysage mental des limbes ou du purgatoire font d'Anna, soror... beaucoup plus qu'une anecdote historique ou qu'un ultime avatar de l'historicisme hérité du XIX^e siècle : ils nous mènent aux fonds natifs de l'Espagne du Siècle d'Or. Et si Yourcenar a voulu entraîner son lecteur dans les tourments spirituels si spécifiques à une époque, c'est peut-être qu'elle a voulu montrer que l'âme peut emprunter plusieurs chemins, que tous après

[14] Marguerite YOURCENAR, *Un homme obscur*, OR, p. 994.

D'une réalité topique à l'essence du sacré

tout, se valent, car, si tous émergent en fonction d'une mentalité bien spécifique, ils cherchent cependant à être médiateurs entre l'homme et cet indéfinissable sentiment du sacré. Or, comment mieux définir ce message que par la langue même de l'auteur, si concise mais en même temps si chargée de valeurs nobles comme la victoire de l'âme sur le malheur. Cette élévation morale de l'être devant les souffrances, on l'a très souvent répété, appartient à la philosophie stoïcienne, au détachement bouddhique ou à la pensée chrétienne d'un saint Augustin, entre autres.

Le non dit et les silences, si chers à l'esthétique classique d'un Racine ou d'une Madame de Lafayette, heurtent le lecteur de Yourcenar à un mystère, nous aurions tendance à dire à une religion à mystère au sens antique du terme. Le choix d'un vocabulaire simple et grave transcende la réalité matérielle d'une pensée religieuse culturellement datée. Le retrait du monde tel que le concevait le Grand Siècle n'est qu'une des façons de comprendre une philosophie universelle du détachement telle que Marguerite Yourcenar s'était plu à la définir.